



LE JOUR DE PAQUES,

(1018.)

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par M. Paul Foucher ;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 15 décembre 1858.

PERSONNAGES.

AIMERY, comte.
ARNOLD, écuyer.
HUGUES, secrétaire d'Aimery.
LE COMTE DE TOULOUSE.
ABNER.
ISAAC, usurier.
ZACHARIE.
MANASSÉ.

} Juifs.

MM. ANATOLE GRAS. BÉROLD, ouvrier.
ALBERT.
LANDRY, homme d'armes.
SALVADOR.
GISELE, épouse d'Aimery.
DUVILLARS.
LIA, jeune juive.
SAINT-ERNEST.
MARTHE, femme du peuple.
GILBERT.
Hommes d'armes, Gentilshommes,
CULLIER.
Pénitents, Peuple chrétien, Peuple
MONET.
juif.

ACTEURS.

MM. CLAIRVILLE.
FERDINAND.
DUBOIS.
ABIT.
LAURE.

Là scène est à Toulouse en 1018.

ACTE I.

Une grande salle de la maison du comte Aimery, à Toulouse. Porte au fond,
fenêtre à droite de la scène.

SCENE I.

(Il fait nuit. — Une petite porte s'ouvre dans le mur, deux hommes en sortent.)

AIMERY, HUGUES.

HUGUES.

Bientôt le jour, monseigneur... nous rentrons à peine à temps...

AIMERY.

Personne ne peut nous avoir aperçus, que vous sachiez...

HUGUES.
Non. Mais êtes-vous sûr de n'avoir point laissé de traces de sang sur votre passage ?

AIMERY.
Sûr... J'avais ma main dans mon gantelet, et j'ai toujours tenu le bras baissé... mais je souffre comme un damné.

HUGUES.
Ah ! monseigneur, quelle comparaison choisissez-vous, après l'expédition que vous venez d'entreprendre.

AIMERY.
La fin justifie les moyens.

HUGUES.
Soit... pourvu qu'elle ne les laisse pas soupçonner.

AIMERY.
Du bruit dans la maison .. déjà...

HUGUES.
Oubliez-vous que c'est aujourd'hui Pâques?.. Nous avons choisi exprès la nuit qui précède cette solennité... Dans ce saint jour, selon l'usage, votre maison est ouverte dès l'aurore aux pauvres et aux mendiants : il y a charité plénière et l'aumône s'encanaïlle tout-à-fait... Si vous m'en croyez, monseigneur, vous regagnerez votre chambre, pour y panser votre blessure ; et moi, animé d'un saint zèle, je me serai levé le premier pour ouvrir vos portes aux chrétiens en détresse qui, déjà, doivent les assiéger.

AIMERY.
Où... je rentre ; mes douleurs augmentent... Vous, Hugues, n'oubliez pas que je dois adresser une requête au comte notre sire ; aussitôt que vous l'aurez écrite, vous me l'apporterez, pour que j'y fasse ma croix avec le pommeau de mon épée... Au revoir donc. (Il sort.)

SCENE II.

HUGUES, puis LIA et LES MENDIANTS.

HUGUES.
Maintenant, l'ambition .. cette nuit, c'était la vengeance... Il n'eût pas fait assez de mal avec une seule passion... Il serait capable de sacrifier tout à ses projets... tout... jusqu'à ses instruments, peut-être... Mais je serai sur mes gardes, monseigneur ; je ne veux risquer que l'enfer en vous servant... On ouvre les portes du dehors, ouvrons celle-ci. (Il ouvre la porte du fond ; un instant après, les mendiants se présentent, et, derrière eux, Lia se glisse timidement.) Entrez, mes frères, et attendez la venue du noble comte Aimery de Rochechouart, qui doit aujourd'hui faire lui-même l'aumône, ainsi que la noble dame son épouse... ce sera pour vous une distribution... bien honorable, aujourd'hui... Mais qu'est-ce que je vois... une juive !

LIA.
Une mendiante, messire.

HUGUES.
Une mendiante juive... Nous n'avons pas ici d'aumône pour toi ni pour tes frères ; va t'en. (Aux mendiants.) Et vous, chassez d'ici cette mécréante qui vient vous prendre une part des largesses de monseigneur.
(Les mendiants veulent la chasser ; Arnold paraît.)

SCENE III.

HUGUES, ARNOLD, LIA.

ARNOLD.
Arrêtez ! Je prends cette jeune fille sous ma protection.

LIA.
Arnold ! (A sa vue elle s'élançe et vient se placer à côté de lui.)

HUGUES.
L'écuyer favori de notre maîtresse, un homme à ménager... (Haut.) Puisque vous désirez que cette jeune fille reste, Arnold, elle restera.
(Il demeure au fond avec les mendiants, Lia et Arnold sont sur le devant de la scène.)

Vous ici, Lia!

ARNOLD.

LIA.

Cela vous étonne... puisque l'on ne voit plus au logis du pauvre Nephthali, il faut bien que sa nièce vienne au palais du comte de Rochechouart. Aujourd'hui, j'ai pensé qu'il y aurait hospitalité même pour les juifs... et je me suis présentée à la faveur du titre de mendiante... mendiante en effet, qui vais demander l'aumône d'un souvenir au cœur qui m'a oubliée...

ARNOLD.

Oubliée? oh! non, non... je ne t'ai pas oubliée, toi... bonne Lia... toi, dont la famille a ouvert les bras à l'orphelin isolé! toi, dont l'hospitalité a fait libre un instant le pauvre esclave; mais quelque attachement que ce cœur t'ait voué, je ne m'appartiens pas, j'appartiens au comte Almery, par mes devoirs, j'appartiens à la noble comtesse de Rochechouart, par ses bienfaits... Ah! l'affection tutélaire de cette généreuse maîtresse, m'aurait tenu lieu de liberté et de famille, si quelque chose en tenait lieu; attaché au chevet du lit de ma bienfaitrice, j'ai dû pendant quelques jours renoncer au bonheur de te voir, de m'asseoir au foyer de Nephthali, ton oncle, ou plutôt ton père, et que je serais si heureux d'appeler le mien... Pourquoi faut-il que toi et lui n'adoriez pas le vrai Dieu?

LIA.

Arnold, cela ne nous empêche pas de t'aimer... crois-tu que ton Dieu te commande de nous maudire?

ARNOLD.

Te maudire, est-ce que je le pourrais?... Ah! les Israélites ne trouveront jamais en moi que pitié pour leurs erreurs et secours dans leurs infortunes... ne suffirait-il pas d'ailleurs qu'ils soient tes frères... à toi qui me ferais croire peut-être que les angessont de toutes les religions?

LIA.

Ta noble maîtresse est si bonne, si indulgente! elle t'aime, et peut-être saura-t-elle nous unir...

ARNOLD.

Ne nous flattons pas encore... oui, ce serait là une grande consolation sans doute, mais je ne sais encore si je pourrais faire ton bonheur... Dieu a tant refusé au mien... sois bénié pourtant, chère Lia, et parle-moi de toi, de Nephthali...

LIA.

Le Dieu de Jacob lui a envoyé une consolation dans l'isolement où vous l'aviez laissé... Depuis deux jours, un vieillard de notre religion qui paraît avoir bien souffert dans les prisons chrétiennes, est venu demander un asile à mon oncle... Il se cache à tous nos frères... mais lors que son arrivée-ait distraît mon pauvre parent de votre souvenir, Nephthali n'a jamais plus parlé de vous qu'avec cet étranger... souvent je les ai écoutés furtivement, et je ne sais, Arnold, lequel prend à votre sort le plus d'intérêt...

(Dans ce moment paraît au fond Abner. Costume de mendiant, où rien n'indique le juif; il cherche des yeux dès qu'il arrive Arnold, dont il n'est pas vu.)

ARNOLD.

Comment ce vieillard peut-il me connaître? c'est sans doute de Nephthali qu'il aura appris à m'aimer... Lia, assure bien ton oncle de la reconnaissance profonde que mon cœur lui rend... Mais l'heure s'avance, et je crains que monseigneur, qui ne peut tarder à paraître... s'il rencontrait ici une juive sans en être prévenu...

LIA.

Oui, je comprends... un quart-d'heure de bonheur, c'est trop pour moi... Adieu, Arnold!.. (Elle fait quelques pas pour sortir et rencontre Abner.) Vous ici!

SCENE IV.

ABNER, LIA, ARNOLD, HUGUES, MENDIANTS.

ABNER, à Lia.

Pas un mot.

(Il s'approche d'Arnold.)

ARNOLD.

Que me veut cet homme? qui êtes-vous?

ABNER.
Un mendiant qui demande une aumône de votre main...

ARNOLD.
Jamais plus vénérables traits ne s'étaient offerts à ma pensée. (A Abner.) Je suis un pauvre écuyer, mon frère, et toute mon existence à moi-même, n'a été qu'une longue charité de mes maîtres.

ABNER.
Oh ! s'il en est ainsi... je ne demande rien.

ARNOLD.
Cependant, je ne veux pas, je ne puis pas renvoyer avec un refus ce vieillard... cette bourse, je l'avalais destinée à mon créancier Isaac... mais faire l'aumône, c'est payer une dette plus sacrée, c'est la payer à Dieu... Demain l'usurier, aujourd'hui l'indigent.

(Il donne sa bourse à Abner qui la laisse tomber à ses pieds.)

LIA.

Abner, vous ne voyez pas ?

ABNER.

Ah ! c'est vrai.

(Il la ramasse et continue à attacher les yeux pleins de tendresse sur Arnold, qui remonte lentement la scène pour sortir.)

SCENE V.

LES MÊMES, ISAAC.

HUGUES, à Isaac qui entre.

Un juif... encore ! que veux-tu ici ? Ah çal ils s'imaginent que la fête de Pâques a été instituée exprès pour eux...

ISAAC.

Je ne demande pas l'aumône ; je suis un créancier...

HUGUES.

Un créancier... raison de plus... ce jour appartient à la bienfaisance, et n'est pas pour les affaires...

ISAAC.

Mais on me doit...

HUGUES.

Ceux à qui l'on doit, sont les seuls qui n'alent rien à prétendre aujourd'hui.

ISAAC.

Mais cependant, je veux parler à messire Arnold.

ARNOLD.

Qu'est-ce ? que me veut-on ?.. ah ! c'est toi, Isaac ? tu arrives un instant trop tard ; je viens de dépenser en aumône l'argent que je te destinais ; contente-toi pour aujourd'hui d'y avoir participé involontairement.

ISAAC.

Cependant, voilà un an que vous me remettez, et vous m'aviez promis qu'aujourd'hui...

ARNOLD.

J'avais en effet la somme ; mais il s'est trouvé une bonne action à faire, c'était plus pressé. Quant à toi, tu seras payé bientôt. Mais j'entends venir monseigneur. (A Lia.) Ne reste pas davantage, adieu.

(Il baise la main de Lia et sort.)

ISAAC.

Monseigneur !.. eh bien ! je vais lui demander justice, monseigneur me connaît ; il a eu souvent besoin de moi... car, bien qu'il déteste les juifs, il aime assez les écus israélites... et je vais faire punir ce maudit écuyer...

ABNER.

Que dit-il ?

ISAAC.

Messire Hugues, que fait monseigneur Aimery à ceux de ses gens qui s'endettent sans sa permission...

HUGUES.

Mais, assez souvent, quelques coups de fouet...

ABNER.

Des coups de fouet, à lui !

Ah!

LIA.

HUGUES, à part.

Je ne serais pas fâché qu'on disgraciât ce mignon.

ISAAC.

Ah! faire fustiger un chrétien par un autre! Abraham! quelle joie! une vengeance qui ne me fatiguera pas même le bras... ah! parbleu, je crierai si fort que je serai toujours payé d'une façon; ma colère aura du moins quittance.

LIA.

Ah! que va-t-il faire?

ABNER, à Isaac.

Un instant, compère; voilà dans cette bourse ce qui t'est dû! prends, et pas un mot contre le jeune Arnold.

ISAAC.

Dans cette bourse! c'est vrai, ma foi. Qui êtes-vous, camarade?

ABNER.

Un mendiant.

ISAAC.

Il paraît que le métier est bon...

ABNER.

Enfin, de quelque part que te vienne la somme, tu es payé... maintenant, tais-toi... ou gare à tes oreilles...

ISAAC.

Mes oreilles... il y a long-temps que je n'en ai plus; les circonstances m'ont obligé à me défaire de ce luxe.

LIA, à Abner.

Ah! que je vous remercie...

HUGUES, à part.

Quel est donc ce mendiant qui fait les affaires de l'écuyer... la générosité aujourd'hui court les rues. (Regardant dans la coulisse.) Monseigneur et la noble comtesse.

ABNER.

Aimery... Aimery! avec elle! viens! viens!.. fuyons, Lia. Et toi, (A Isaac.) suis-nous! souviens-toi qu'une seule parole dite contre Arnold, serait la dernière de ta vie. (Il sort avec Lia.)

ISAAC.

Au fait! j'aime mieux ceci... je suis payé... et plus tard, je pourrai redemander la somme à mon débiteur une seconde fois. (Il sort aussi.)

SCÈNE VI.

AIMERY, GISELE, ARNOLD, HUGUES, MENDIANTS.

(Aimery, Gisèle, font le tour de la salle en répandant les aumônes sur leur passage.)

GISELE.

Tenez, mes frères; puissent ces aumônes soulager votre misère, et que ce saint jour, où notre Seigneur est remonté d'une mort terrestre à une existence divine, soit doublement un jour de joie pour vous... prenez et priez pour la comtesse Gisèle de Rochechouart et son époux.

AIMERY.

Et demandez à Dieu qu'il nous délivre des juifs... puisse la justice du ciel aider celle de la terre, à faire disparaître cette race impure qui souille encore l'air de nos villes!

GISELE.

Monseigneur, de grace...

AIMERY.

Mais quel intérêt prenez-vous donc aux juifs, madame?..

GISELE.

Vous ne distribuez pas d'aumône vous-même aujourd'hui, monseigneur?..

AIMERY.

Donnez, pour moi, je me suis... blessé à la main en tombant de cheval... L'heure m'appelle à l'église... (A Gisèle, qui, depuis le commencement de la scène a les yeux fixés sur Arnold.) Mais ne regardez donc pas toujours ce jeune homme, madame; à remarquer la tendre attention dont vous

le poursuivez, on ne pourrait supposer qu'une chimère fatale pour mon honneur, ou qu'une réalité dont la révélation lui coûterait la vie... (Mouvement de Gisèle.) Veuillez y songer, madame.

(Tous les mendiants sont sortis un à un ; Almyr s'éloigne.)

SCÈNE VII.

GISELE, ARNOLD.

GISELE, considérant Arnold.

Toujours sombre, mon Dieu ! ne verrai-je jamais un sourire sur ses lèvres... Arnold ! il ne m'entend pas... Arnold ?

ARNOLD.

Madame..., excusez ma préoccupation ; vous avez quelque ordre à me donner ?

GISELE.

Non, non ! pas d'ordre... une prière... Arnold, vous le savez, je vous ai recueilli dans cette maison depuis votre enfance, vous êtes plus qu'un serviteur pour nous... Je suis alarmée de cette tristesse opiniâtre qui vous a prise avec la raison, et qui chaque jour s'accroît... sans trêve et sans mesure... Arnold, d'où vient-elle ? répondez-moi comme si vous parliez à votre... bienfaitrice, et non à l'épouse de votre maître...

ARNOLD.

Madame, je rends grâce à votre bonté infatigable, mais il n'est pas dans votre pouvoir d'alléger mes chagrins.

GISELE.

Désirez-vous quelque chose ? avez-vous déjà dépensé tout l'argent que je vous ai donné depuis peu ? en voulez-vous encore ? ah ! je devine... vous aimez la jeune Lia, la nièce de Nephtali mon joaillier ? eh bien ! l'aversion qu'excitent les Juifs, semble s'affaiblir dans Toulouse... quelque haine que leur garde monseigneur de Rochechouart, je tâcherai que cette union s'accomplisse ; cette jeune fille vous adore, et sans doute son affection est partagée par vous ?

ARNOLD.

Je l'aime d'amitié, madame.

GISELE.

Mais si vous l'épousiez cependant, vous seriez tout-à-fait heureux ?

ARNOLD.

Tout-à-fait ? non, madame.

GISELE.

Mais que vous manque-t-il donc ?

ARNOLD.

Des parents... Ah ! sans doute tous les soins, toute la protection qu'on peut attendre de sa famille, je les ai trouvés en vous ; mais, si doré que soit un esclavage, il n'y a pas d'amour filial à genoux... oh ! pardon, pardon mille fois, madame, si je vous offense... mais cela est si affreux, devoir tout à la pitié, n'avoir pas comme un autre son foyer, ses plaisirs, ses peines de famille... ah ! si j'avais un vieux père, moi, une tendre mère ! leur destinée serait la mienne... et fût-elle la pauvreté, la proscription, nous la supporterions du moins ensemble... je souffrirais, mais je souffrirais dans leurs bras, je prierais à leurs côtés ; je saurais pourquoi et comment j'ai été jeté sur cette terre... Je ne serais pas dévoré par mon incertitude, par mon isolement... dussé-je perdre enfin ces parents adorés, j'aurais du moins un passé, des souvenirs... j'aurais eu aussi, moi, des cheveux blancs à baiser... ah ! madame, vous ne savez pas tout ce qu'il y a de tristesse dans le cœur d'un homme qui n'a même pas de regrets.

GISELE, à part.

Malheureuse !

ARNOLD.

Si encore je pouvais les aimer sans les connaître... mais une voix me dit souvent qu'ils m'ont délaissé sans pitié... qu'ils me délaissent encore, que je suis le fils orphelin de parents qui existent... oh ! non ! non ! cela ne se peut, ils n'existent pas ; quel serait le père assez dénaturé, quelle serait la mère assez lâche pour ne pas reconnaître, pour ne pas représen-

dre son enfant à travers tous les obstacles, au milieu de tous les dangers...

(Aimery parait au fond.)

GISELE.

Oh! oui! oui... vous avez raison! cette mère serait bien lâche! mais aussi elle ne se taira pas, elle reprendra son enfant devant tous, en dû-elle mourir... Dieu! le comte.

SCÈNE VIII.

AIMERY, GISELE, ARNOLD.

AIMERY.

Encore ici, Arnold? mais cependant des soins vous ont été confiés qui n'ont pas encore été remplis? par exemple, n'avez-vous pas à chercher les bijoux de votre maîtresse, chez son joaillier? allez et revenez vite.

ARNOLD.

J'y vais, monseigneur.

(Il sort.)

AIMERY.

Lorsqu'il y a dix-neuf ans, madame, j'offris à une juive, et une juive déshonorée, le nom, la fortune et le rang du comte de Rochechouart. quelles conditions ai-je mises aux sacrifices inouïs que mon amour jetai aux pieds de cette femme? Son abjuration, son éloignement du lieu de sa faute et son serment de faire élever en chrétien et dans la condition de serviteur, le fils de mon rival que ma faiblesse vous permit de conserver auprès de vous..., vous jurâtes que jamais cet enfant ne saurait le secret de mon déshonneur et du vôtre, et moi à mon tour, je jurai que ce secret, s'il vous échappait un jour, briserait le cœur auquel vous le confiez, fût-ce celui de mon propre frère. Maintenant, madame, vous n'avez donc plus pour cet enfant aucune tendresse, puisque sans moi, vous alliez prononcer l'arrêt de sa mort... Ah! vous avez donc juré de laisser tout ce que je vous ai montré de pitié et de clémence?

GISELE.

Dans vos reproches, vous avez oublié de dire, monseigneur, que je ne vous avais pas demandé ce terrible amour dont vous m'avez poursuivi; c'est au milieu de tous mes parents massacrés par vos mains ou par votre exemple, c'est devant le poignard levé déjà sur mon pauvre enfant, que j'ai souscrit à une lâche abjuration dont une mère seule était capable, à un mariage dont je n'avais jamais recherché le farouche honneur, et qui n'a été qu'une vengeance. Oui, monseigneur, vous m'avez fait la plus noble, la plus riche des grandes dames, pour me rendre la plus misérable des créatures; vous avez juré sur l'Évangile de laisser vivre l'enfant dont j'étais mère, à condition qu'il ne serait plus mon fils, à condition qu'il ne serait toute la vie que mon esclave... vous avez voulu qu'il me servît, et vous n'avez pas permis qu'il me consolât; vous nous avez conservés à côté l'un de l'autre, vous avez laissé palpiter dans le cœur d'une malheureuse un désir incessant de tendresse et d'épanchement, et en même temps vous avez placé pour l'éternité la mort entre les lèvres de la mère et le front de son fils... Oui, depuis dix ans, je ne l'ai point embrassé, moi, sa mère... ah! parlez! soyez de bonne foi, monseigneur, est-ce là de la clémence? est-ce là de la pitié?

AIMERY.

Vous vouliez sans doute que je laissasse soupçonner ma faiblesse et votre honte; que je laissasse le nom de votre fils à cet enfant dont la vie seule est un outrage pour mon amour...

GISELE.

Votre amour... ah! peut-être pourriez-vous encore nommer ainsi ce sombre emportement qui m'a traînée dans un massacre à l'autel des chrétiens... mais maintenant de toute cette persécution acharnée, que vous appelez passion, il ne vous est resté pour moi qu'un froid et cruel éloignement, vous ne vous pardonnez pas de vous être attaché pour la vie à une femme dont l'existence entrave votre ambition, et vous ne me pardonnez pas à moi... la violence que vous m'avez faite.

AIMERY.

En vérité, plus je vous écoute et plus je vous admire... Vous doutez de mon amour... moi, qui pour vous ai laissé vivre l'enfant d'Abner! d'Abner... un juif, un misérable, que vous m'avez préféré, que vous avez

préféré à votre famille, à tout ! Vous ne vous rappelez donc pas ce que je dois de haine et de vengeance à cet homme... ah ! il me semble que c'est hier encore, qu'à Orléans je l'ai rencontré dans le massacre, que j'ai lutté avec lui... Renversé par un hasard fatal j'ai senti à la fois le poignard de mon ennemi dans mon flanc et son pied sur ma face... son poignard m'a déchiré les entrailles et la blessure s'est cicatrisée... mais rien ne peut cicatriser l'affront que le pied de ce Juif infâme a laissé sur mon front; dès ce jour, j'ai juré d'effacer du sol de la France cette race à laquelle je veux oublier que vous avez appartenu... Abner qui gémit encore dans les cachots d'Orléans... m'a été enlevé par la captivité... Mais quelque jour il sera libre j'espère... ah ! oui, je veux croire que je le prendrai dans un des massacres auxquels je réserve son peuple... C'est une lutte éternelle, infatigable, entre moi et cette nation... et je triompherai d'elle... à Laon, à Orléans, à Poitiers, partout où ma voix a pu se faire entendre, où mon bras a été libre, il n'est resté, sur la terre que leurs cadavres... il en sera de même à Toulouse; toutes les voies me seront bonnes... pour arriver à ce but... l'œuvre de ma vie entière ce sera de creuser aux Juifs une large tombe... ou je m'y engloûtrai moi-même, ou j'y ferai tomber l'un après l'autre tous les enfants de cette exécrable race...

GISELE.

Est-ce encore une preuve d'amour, monseigneur, que cette explosion de colère contre ceux qui sans vous, seraient encore mes frères.

AIMERY.

N'offensez pas le ciel et votre époux, madame, par un regret inutile... Mais silence, on vient.

SCENE IX.

LES MÊMES, HUGUES, ARNOLD, qui paraît, pose une cassette sur la table et se retire en s'inclinant silencieusement.

HUGUES, bas à Aimery.

Pardonnez-moi d'entrer sans votre congé, monseigneur, on m'apprend à l'instant une nouvelle triste pour la chrétienté, mais qui servira vos projets de vengeance; Hakem, sultan d'Égypte, vient de faire renverser le Saint-Sépulcre, et l'on accuse les Juifs de l'avoir poussé à ce détestable sacrilège... On raconte qu'il y a quelques mois plusieurs de ces mécréants, allant en Orient, sont passés à Toulouse... où ils ont reçu l'hospitalité chez un joaillier nommé Nephtali, leur complice, sans doute... On vous convoque à l'instant chez le comte de Toulouse, pour délibérer sur le châllment à infliger à ces misérables...

AIMERY, bas à Hugues.

Ceci et l'affaire de cette nuit, ils sont perdus... rien encore n'a transpiré... sur ce que vous savez...

HUGUES.

Rien encore... la chapelle de la Vierge n'est ouverte qu'assez tard à la vénération des fidèles...

(En ce moment Gisèle qui a ouvert machinalement la cassette, pousse un cri.)

AIMERY.

Qu'est-ce donc ?

GISELE.

Rien... rien... une douleur subite... (Elle cache précipitamment un anneau.)

AIMERY.

Venez, Hugues, suivez-moi chez le comte notre sire... Enfin, je touche au but.

(Ils sortent.)

SCENE X.

GISELE, seule.

Non ! non ! je me me trompe pas., cet anneau... c'est bien celui d'Abner... Je reconnais mon nom et le sien en caractères hébraïques... mais comment ce joaillier peut-il avoir en sa puissance l'anneau d'Abner... d'Abner qui doit à cette heure expirer sous les tortures dans les prisons d'Orléans... est-ce un indice de sa présence?... est-ce un souvenir qu'il a voulu m'envoyer en mourant ! ah ! quoi qu'il en soit, cette incertitude

est horrible... il faut que j'en sorte à tout prix, je cours chez ce joaillier, je veux savoir... Je saurai qui me fait parvenir cet anneau...

ABNER, paraissant.

C'est moi!

SCENE XI.

ABNER, GISELE.

GISELE.

Non... cela ne se peut... ce n'est pas lui... ce n'est pas Abner... cependant c'est bien sa voix, je reconnais encore ses traits à travers les empreintes profondes de la douleur et des années... mais que venez-vous faire ici, malheureux? d'où vient que vous avez quitté Orléans pour Toulouse? ah! c'est changer la prison pour le tombeau.

ABNER.

Merci, madame, de m'avoir reconnu... merci de ne pas me chasser de votre présence... mais au jour de Pâques, la maison des grands de la terre est librement ouverte à tous les misérables, et c'est grâce aux privilèges de cette solennité que la noble comtesse de Rochechouart daigne ne pas chasser de son palais, le père de son enfant... et celui qui reçut tous ses serments... oh! je ne vous accuse point; notre Dieu envers qui vous les avez trahis de même, vous a laissée heureuse et belle; la grande dame chrétienne Gisèle de Rochechouart n'a plus rien du cœur de Sara la pauvre juive. Je ne chercherai point à troubler son repos... Je ne serai pas plus exigeant, madame, que votre propre conscience.

GISELE.

Abner! oh! ne m'accusez pas: le poignard était levé sur notre enfant; pour le sauver, j'ai abjuré... j'ai épousé Aimery... j'aurais fait plus encore...

ABNER.

Et vous avez osé... en face du ciel?

GISELE.

Est-ce qu'il existe pour une mère, le dieu qui ne sait pas sauver son enfant?

ABNER.

Votre enfant!.. vous osez parler de votre enfant... quelle condition, quel bonheur lui avez-vous fait?... vous avez souffert qu'il fût élevé, qu'il vécût parmi vos valets! vos esclaves!.. votre fils!.. notre fils à tous deux, à couché à votre porte; il a mangé vos restes... c'était un ordre brutal qui l'appelait auprès de sa mère... et sous les yeux de cette mère, à la moindre faute, une punition infame!..

GISELE.

Ah! taisez-vous! taisez-vous! et songez qu'à la moindre révélation de ma tendresse il était mort! Que voulez-vous donc que fit une mère?

ABNER.

Ce que j'aurais voulu!.. mais plutôt que de souffrir cet esclavage dénaturé, est-ce que tu ne pouvais pas fuir avec ton enfant? est-ce que tu ne pouvais pas demander justice au ciel et à la terre?... est-ce que tu ne pouvais pas assassiner cet infame Aimery?... quoi! cet homme t'a fait cette horrible condition.... tu ne l'as pas assassiné, et tu te dis mère?..

GISELE.

Eh bien! plus tard... je lui rendrai son nom... je lui rendrai tout mon amour... je vous le jure... mais maintenant, Abner, songez à votre sûreté... au nom du ciel... Aimery peut rentrer... Aimery, dont la haine vous désire ardemment, et alors vous êtes perdu... il vous fera tuer à l'instant.

ABNER.

Par ses gens, n'est-ce pas?... alors mon fils me donnera peut-être le premier coup de poignard...

GISELE.

Ah! grâce! grâce!

ABNER.

Mais rassurez-vous, madame, je vais m'éloigner pour jamais... seulement, je dois vous prévenir que je ne partirai pas seul.

GISELE.
Mais qui donc emmenez-vous ?

ABNER.
Mon fils...

GISELE.
Votre fils... Arnold.

ABNER.
Non, pas Arnold ; Siméon.

GISELE.
Grand Dieu ! vous me l'arracherez ?.. Oh ! non, non ; il aime sa bien-aimée ; il respecte son dieu ; il ne vous suivra pas.

ABNER.
Il me suivra, vous dis-je. Pendant que toutes les horreurs de la proscription étaient mon partage, fortune, richesse, et jusqu'à la vue de notre Arnold, pendant dix-neuf ans, madame, vous aviez tout... maintenant je sors enfin de mon cachot pour reconnaître, pour exister dans mon enfant... à mon tour, madame, à mon tour !

GISELE.
Eh bien ! je ne vous parle plus de moi... Je suis indigne de votre amour, de votre pitié... mais songez en quelles voies fatales vous allez engager Arnold ; sur nos traces... l'outrage et la proscription n'attendent-ils point partout les Juifs ?

ABNER.
Vous vous trompez, madame, une nouvelle ère de bonheur et de sécurité s'ouvre pour nos frères... Robert I^{er}, ce digne et noble monarque de France a fait ouvrir lui-même ma prison... En me remettant une royale aumône, il m'a dit solennellement : Que les Juifs, partout où ils se trouveront, respectent les lois ; qu'ils n'outragent pas le culte des Chrétiens, et je leur promets aide et protection dans tout le royaume... ainsi, chrétien ou non, Arnold ne court plus aucun danger parmi nous... il n'y a pas que moi qui se dévoue à son bonheur ; un ami, un frère plutôt, Nephtali, le seul qui me connaisse à Toulouse, l'aimait comme un fils ; déjà sa nièce, belle et douce créature, l'aime plus qu'un frère... il n'y a pas une joie du cœur, pas un bonheur domestique qui ne lui soit promis sur nos pas... Oui, oui, c'est parmi nous que l'esclave infortuné du comte Aimery de Rochechouart retrouvera sa famille, sa liberté !
(Rumeurs au dehors sur la place.)

GISELE.
Abner ! Abner... serez-vous inexorable ? m'emmenerez-vous mon enfant ?

ABNER.
Il choisira entre nous.

GISELE.
Mais quel est ce bruit ?.. on vient... si c'était Aimery !

ABNER.
Aimery !

GISELE.
Oh ! taisez-vous ; vous seriez perdue... Je serais perdue, moi aussi : que ce soit lui ou non, de grâce, ne vous montrez pas... et si ce n'est pour vous, que du moins votre présence ne trahisse pas la cause de mes larmes... On vient... oh ! vite, de grâce...

(Elle le fait cacher derrière une tapisserie.)

SCENE XII.

ABNER, caché, GISELE, ARNOLD.

(La porte reste ouverte au fond, et l'on voit aller et venir ; grande agitation dans la maison.)

GISELE.
Arnold !.. quel est ce bruit... cette agitation ?..

ARNOLD.
Madame, de grands malheurs nous menacent sans doute... car jamais le ciel n'a été plus offensé. On vient d'apprendre qu'à l'instigation de quelques Juifs, le sultan Hakem a fait renverser le Saint-Sépulcre, et au même instant, une autre profanation, aussi abominable, est venue

soulever contre ces malheureux l'exécration de la ville entière... En ouvrant la chapelle de la Vierge, dans l'église de Saint-Sernin, on a trouvé la madone hideusement mutilée, qui gisait en débris sur les dalles... des taches de sang ont attesté que la statue, dans sa chute, a blessé l'infame sacrilège, et a elle-même commencé sa vengeance... Ah! madame, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu d'autre sentiment que la compassion pour les infortunés dont les yeux sont fermés aux lumières de notre sainte religion... J'avais même trouvé parmi eux des amis dignes d'estime, et dans Toulouse on m'en avait fait un crime souvent; mais on ne peut accuser que les Juifs d'une si épouvantable action.

GISELE.

Les Juifs!..

ARNOLD.

Quel est le chrétien dont la pensée oserait seulement la concevoir?

GISELE.

Ainsi, toutes les fureurs qui ont poursuivi Israël vont se réveiller plus terribles... Oh! mon Dieu! sur qui tous ces périls vont-ils retomber?

ARNOLD.

La mutilation de la madone arme Toulouse contre les Juifs, et la profanation du Saint-Sépulcre avait indigné toute la France; plus d'asile pour eux... déjà le conseil du comte notre seigneur vient d'ordonner publiquement que, chaque année, le jour de Pâques, à commencer d'aujourd'hui, un chrétien flétrira solennellement d'un soufflet la face d'un Juif devant l'église de Saint-Sernin, profanée par eux. Le Juif sera amené une corde au cou, pieds nus, et après avoir subi son châtiment à genoux, il fera six heures durant amende honorable un clerge à la main... Dans quelques instants, cette triste cérémonie va s'accomplir sur cette place même, au pied de cette fenêtre.... et, d'après ce qu'on m'a dit, le comte mon maître, dont ce jour légitime les haines religieuses, a brigué l'honneur de venger notre Dieu outragé.

(Bruit sur la place.)

GISELE.

Mon Dieu! c'est trop souffrir!

ARNOLD, à la fenêtre.

Tenez, je ne me trompais pas... déjà la foule s'amasse devant le porche de l'église... voici le comte de Toulouse, notre sire, avec sa nombreuse suite. Monseigneur Aimery est avec eux.... plus loin, un Juif qu'on amène entre deux hommes d'armes... ce Juif.. grand Dieu!.. c'est Nephtail.

ABNER, sortant à demi de la tapisserie.

Nephtail! les misérables!

ARNOLD.

Oh! il n'a pu commettre aucun crime... Lia, pâle et tremblante, est là parmi les Juifs... on le fait approcher de l'église... Il s'agenouille... le comte Aimery s'avance la main armée de son gantelet de fer. (Cris sur la place.) Ah! monseigneur a brisé du coup le front de Nephtail... Nephtail est tombé dans son sang... il est mort.

ABNER.

Assassin!..

ARNOLD.

Pauvre Lia... Mon Dieu! que dois-je détester le plus du crime ou du châtiment? (Il demeure anéanti. Abner fait quelques pas vers Arnold.)

GISELE.

Ah! vous allez m'enlever Arnold.

ABNER.

Non, madame; quand j'ai voulu l'entraîner au sein de nos frères, c'est qu'il n'y devait trouver que tendresse et sécurité... maintenant la mort est parmi nous... autour de nous... Je dis adieu à mon fils, comme à mon ami... Arnold est mort pour moi comme Nephtail... veuillez bien sur lui, madame; rendez-le heureux, je vous le cède, et vais mourir loin de lui.

GISELE.

Se peut-il!..

ABNER.

M'éloigner de lui... non... non... je ne pourrai jamais.

Mort aux Juifs!

ABNER.

L'opprobre et la persécution sur nos têtes... c'en est fait... adieu, Arnold... sois plutôt chrétien que martyr... ta vie avant la mienne... ton bonheur avant ma consolation... adieu, adieu, pour jamais.
(Il s'éloigne. Arnold est toujours à la fenêtre. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une place de Toulouse. — A gauche, l'entrée de l'église de Saint-Bernin; à droite, des maisons; vers le fond, le palais du comte Aimery.

SCENE I.

MARTHE, FEMMES DU PEUPLE, ISAAC.

MARTHE.

De grace, maître Isaac, accordez-moi encore un jour.

ISAAC.

Pas un instant...

MARTHE.

Mon mari est mort hier, frappé par cette contagion terrible qui vient d'éclater dans la ville... le mal des Ardents, ce fléau que le Seigneur nous a envoyé pour nous punir de nos péchés.. Je reconnais la dette de mon pauvre homme... et moi et mes enfants, nous la paierons, ou nous y succomberons... Mais laissez-nous un peu de temps... Tout ce que nous avions a suffi à peine à acheter un cercueil; on ne peut plus en avoir, tant la contagion en a fait hausser le prix.

ISAAC.

J'en suis bien fâché, dame Marthe.

MARTHE.

Ne devez-vous pas être content de l'énorme intérêt auquel vous nous avez prêté cette faible somme?

ISAAC.

Je serai très content; si l'on me rembourse l'intérêt et le principal... mais si je ne recouvre rien, l'affaire est médiocre... en deux mots, il me faut ma somme.

SCENE II.

LES MÊMES, ZACHARIE, BEROLD, PEUPLE.

(Zacharie s'approche d'Isaac, pendant que Bérold parle à Marthe.)

ZACHARIE.

Cette nuit, sur cette place, à deux heures, on se rassemble.

ISAAC.

Sur cette place... à deux heures...

ZACHARIE.

Ceux qui manqueront, seront déclarés traîtres et punis comme tels.

ISAAC.

Par Abraham, ceci est grave.

BEROLD, à Marthe.

Quoi! vous pleurez, dame Marthe, parce que ce Juif est impitoyable pour vous... Vous vous laissez ainsi effrayer par ce misérable usurier?.. Ne craignez rien; je me charge de l'attendrir... (A Isaac.) Dites donc, maître Isaac, vous ne savez pas? on dit que cette contagion qui nous frappe n'est causée que par le poison; et que ce poison, ce sont les Juifs qui le servent sur nos tables ou qui le mêlent à l'eau des fontaines...

ISAAC.

Ah! quelle injustice... nous, tuer des chrétiens!

BEROLD.

Ce serait dommage en effet; ils sont pour vous d'un si bon rapport... Vous vous montrez bien impitoyable pour cette pauvre Marthe... Il y a

quelques jours encore pourtant, vous témoigniez tant d'amitié à son mari... Assis à sa table, vous preniez soin vous-même de lui verser à boire.

VOIX dans le peuple.

Il lui a versé à boire?..

ISAAC, à part.

Je voudrais être bien loin d'ici... ô dieu de Jacob, protège-moi! (Haut.)
Moi, tuer un de mes débiteurs... empoisonner une de mes créances!.. y pensez-vous... est-ce que cela se peut?.. Au reste, si vous vous intéressez à dame Marthe, je lui accorderai du temps...

VOIX dans le peuple.

Si c'était un de nos assassins...

ISAAC.

Je lui accorderai tout le temps... que vous voudrez... Au revoir, dame Marthe, ne vous pressez pas... Une affaire me rappelle... Au revoir, au revoir. (Il sort précipitamment. Quelques hommes du peuple veulent le suivre; Bérold les arrête.)

SCENE III.

BÉROLD, MARTHE, PEUPLE, AIMERY, HUGUES; ces derniers sortent à pas lents de la maison, et écoutent. Ils sont suivis de deux serviteurs armés.

MARTHE.

Quoi!.. il se pourrait... ce seraient les Juifs!..

BÉROLD.

On le dit, dame Marthe, et ils en sont capables... On dit aussi que cette nuit ils doivent se réunir dans leur quartier, et comploter une révolte pour se soustraire à l'humiliation qui les attend de nouveau, demain, jour de Pâques 1018.

AIMERY à Hugues.

Que vous disais-je ?

BÉROLD.

Je voudrais bien que ce fût le tour d'Isaac à recevoir demain le soufflet d'habitude... seulement, je ne désirerais pas qu'on choisisse un gentilhomme pour le donner... un esclave, à la bonne heure... C'est trop honorable pour les Juifs, d'être frappés par une main noble... Il est vrai que les gantelets de fer frappent plus dur que les mains nues, si rudes qu'elles soient, c'est peut-être une compensation... Voici la nuit... rentrons, dame Marthe... Demain matin, je serai un des premiers sur cette place pour voir caresser d'un soufflet un de nos empoisonneurs...

TOUS.

Et moi aussi.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

HUGUES, AIMERY.

AIMERY.

Et maintenant, Hugues, bon voyage... vous êtes armé!.. D'ailleurs, ces deux hommes vont vous escorter, si vous voulez...

HUGUES.

Oh! je vous rends grâce, monseigneur, c'est inutile... Je vous avoue cependant que, malgré les encouragements que vous m'avez prodigués soit en paroles, soit en flacons, je trouve que ce n'est pas peu de chose que d'aller seul, la nuit, dans le quartier des Juifs, pour épier des complots dont je puis être la première victime.

AIMERY.

Vous savez de quelle importance il est pour moi de surprendre leurs secrets, pour en faire part le premier au comte notre sire... Il ne vous importe pas moins de gagner, en m'aidant à cela, le revenu de mon fief d'Andévol, qui vous est acquis à votre retour.

HUGUES.

C'est bien tentant, monseigneur.

AIMERY.

Vous avez ma parole, et l'on sait comme je la tiens.

HUGUES.

Les Juifs surtout.

AIMERY.

Même en ne vous suivant pas, je ne courrai pas moins de dangers que vous, moi qu'ils ont déjà tenté d'assassiner, moi qui, pour mettre le comble à leur colère, vais briguer encore auprès de monseigneur le droit qui m'a été dévolu contre eux au jour de Pâques dernier.

HUGUES.

Le comte de Toulouse vous l'accordera... Il ne vous refusera pas pour si peu. Dans la régularité cette faveur devrait être distribuée chaque année à un nouveau candidat... mais vous êtes le compagnon favori de notre gracieux souverain Guillaume III, dans ses plaisirs, son confident préféré pour ses affaires; et même souvent j'ai eu une idée.

AIMERY.

Laquelle ?

HUGUES.

C'est que si vous n'étiez déjà marié... il vous eût donné sa fille Bathildée... Vous seriez devenu ainsi le beau-frère du roi de France, qui a été chercher une reine à Toulouse; et par la suite l'empire de l'Aquitaine vous fût peut-être échu comme une conséquence de la dot...

AIMERY.

Insensé!

HUGUES.

Madame la Comtesse est d'une si mauvaise santé... peut-être la nature elle-même vous fera-t-elle comte de Toulouse... sans que vous ayez besoin de l'aider, comme vous en aviez la pensée il y a deux mois...

AIMERY.

Silence, Hugues...oui, un instant j'ai pu rêver ce projet coupable, mais vous y consentiriez maintenant, que je le rejeterais bien loin... Avez-vous envoyé à Orléans pour savoir si un juif nommé Abner est encore dans les prisons de cette ville... J'ai peur qu'il ne soit mort autrement que de ma main...

HUGUES.

Je n'ai pas encore envoyé, monseigneur... mais demain matin à mon retour...

(Nuit complète; on allume une lampe devant l'église.)

AIMERY, à part.

Il sera un peu tard... (Haut.) La nuit est tout-à-fait noire... on allume la lampe devant l'église, ne tardez pas davantage.

HUGUES.

Le temps de faire ma prière... et je pars.

AIMERY.

On m'attend chez le comte où je dois passer la nuit... revenez nous y trouver dès que vous saurez quelque chose... (A part en s'éloignant les yeux sur Hugues.) Pauvre fou!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE V.

HUGUES, seul.

Oui, monseigneur, je vais vous obéir... vous m'avez promis le revenu d'un fief qui doit me rendre riche à jamais, et j'en sais trop sur vous pour que vous me manquiez de parole... mais en même temps j'en sais trop pour ne pas vous craindre plus que je ne crains les Juifs... Depuis quelque temps, avec intention, vous m'exposez à la gloire de tant de périls que vous avez fini par me rendre ingrat... vous me proposez de me faire accompagner par deux de vos serviteurs... mille grâces, j'en aurai assez de poignards à craindre sans cela... J'ai pris mes précautions... (Après un silence.) Mais s'il avait pris les siennes... imprudent! je viens à l'instant de m'asseoir à sa table et de boire le vin qu'il m'a versé! Oh! non... non, cela ne se peut... il a trop besoin du service que je vais lui rendre, de ceux qu'il a encore à me demander... Il n'importe: je n'irai pas dans le quartier des Juifs, sans être sûr d'être quitte avec lui de l'avenir ou du passé... et si je dois périr, il ne jouira pas long-temps de ma mort. Mais à qui me confier...

SCENE VI.

HUGUES, ABNER.

ABNER, à part.

Il fait nuit, et cependant elle n'est pas encore au rendez-vous.

HUGUES.

Quel est cet homme? autant que je puis le distinguer à la lueur de cette lampe, ses traits ne me sont pas inconnus...

ABNER.

Pourquoi donc cet importun me regarde-t-il ainsi?

HUGUES, s'approchant d'Abner.

Eh! Je ne me trompe pas... c'est le mendiant qui l'an dernier, le jour de Pâques même... paya les dettes d'Arnold avec son aumône... tu es un honnête homme de mendiant sur ma foi... ton action m'a tellement frappé que je me souviens de ta figure...

ABNER.

Ah! vous êtes au service du comte Aimery... oh! de grace, parlez-moi du jeune Arnold.

HUGUES.

Arnold! tu t'intéresses donc à lui. Il se porte à merveille... au fait, il te doit bien une récompense en retour de la générosité que tu lui as montrée... avoir toujours du désintéressement gratis, le métier ne serait pas tenable... Eh bien! si tu veux, c'est grace à moi que sa dette sera payée...

ABNER.

Grace à vous?..

HUGUES.

Oh! ne m'en aie pas de reconnaissance... j'espère même que tu n'uses pas des bienfaits dont je t'offre aujourd'hui la chance... Il s'agit d'une bonne action qui te serait profitable.

ABNER.

Une bonne action profitable, c'est rare... ordinairement il n'y a que le mal qui rapporte.

HUGUES.

Rien que de juste en cela... après une bonne action on a le témoignage de sa conscience; comme ce témoignage vous manque après une mauvaise, il faut bien qu'on en soit dédommagé autrement... Bref, retiens bien ce que je vais te dire : Demain soir à l'heure de l'angélus, informe-toi aux serviteurs de cette maison, du sort de Hugues, le secrétaire du comte Aimery de Rochechouart... si tu apprenais qu'il a été empoisonné ou assassiné... rends-toi hors de la ville auprès du monastère de Sainte-Gudule, tu soulèveras une pierre du premier degré, un pavé un peu détaché des autres... et dessous tu trouveras des papiers que tu porteras au comte de Toulouse... ces papiers sont d'une écriture toujours bien connue d'un souverain, l'écriture du secrétaire d'un ambitieux.

ABNER.

Et que contiennent ces papiers?

HUGUES.

Oh! je ne puis te le dire à présent... ce sont des preuves qui feront réparer une injustice; et le comte de Toulouse te récompensera magnifiquement.

ABNER.

Ce n'est pas la récompense qui me tente, mais s'il y a une bonne action à faire... je m'enquerrai du chemin, et je serai demain soir au monastère de Sainte-Gudule... (A part.) Gisèle ne vient pas, l'heure est passée...

HUGUES.

Surtout pas avant demain, à l'heure de l'angélus... et seulement si le secrétaire du comte Aimery est mort... autrement, les papiers ne s'y trouveraient pas.

ABNER.

C'est convenu. (A part.) Il ne s'en ira pas.

HUGUES, à part.

Maintenant, monseigneur, si j'ai pour partage quelque mort obscure

et méprisable... en revanche, je vous réserve un bûcher de la plus belle élévation ou un échafaud richement tendu... Il est impossible de se venger avec plus de respect, et vous ne m'accuserez pas après ma mort, monseigneur, d'avoir rien oublié de ce que je vous dois. (Il sort.)

SCENE VII.

ABNER, puis GISELE.

ABNER.

Quel service peut réclamer de moi le secrétaire d'Aimery ? sans doute la réparation d'une injustice qu'il aura commise... tel maître, tel serviteur ; mais elle ? elle... ah !

GISELE.

C'est vous, Abner... Je tremble quand je songe à tous les dangers de notre entrevue, et pourtant elle est nécessaire... Depuis un an, depuis six mois j'hésitais à vous la demander, et chaque jour notre perte est plus imminente... enfin, cette nuit, le comte Aimery est retenu au conseil... je puis vous parler.

ABNER.

Qu'avez-vous à me dire de lui ?

GISELE.

J'ai à vous dire qu'il faut fuir... qu'il faut quitter Toulouse pour toujours, comme vous me l'aviez promis..

ABNER.

Fuir ! moi !..

GISELE.

Rester serait insensé... la persécution qui s'attache à vos frères est plus altérée de sang que jamais... demain peut-être ce ne sera plus une persécution, mais un massacre... cette contagion qui vient d'éclater dans nos murs, on la dit l'œuvre des Juifs...

ABNER.

Calomnie !

GISELE.

Raison de plus pour qu'on le croie... Déjà des ordres terribles sont donnés, je le sais... les poursuites ne se borneront même pas aux Juifs... Quiconque est étranger sera saisi, interrogé... et c'est le comte Aimery lui-même à qui l'on a confié cette terrible inquisition... Aimery qui croit sentir encore votre pied sur son front et qui veut en laver l'empreinte dans votre sang... Fuyez... fuyez... Abner, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde... fuyez, il est déjà trop tard peut-être pour leur échapper...

ABNER.

Fuir... moi ! madame, mais pourquoi ? dans quel but ? pour respirer le même air que mon fils, pour le voir quelquefois sans oser l'approcher, pour me livrer sans périls à cette vie d'amour et de contemplation, j'ai été lâche, j'ai été infâme... Je ne me suis pas encore mis aux malheurs et aux dangers de mes frères ; on les persécute, on les torture, on les massacre, et Abner le martyr d'Orléans a répudié la cause des martyrs de Toulouse, il a répudié la tutelle de la nièce de son pauvre ami Nephthalim ! il a répudié la vengeance de son frère assassiné... il vit seul, obscur, craintif, fuyard, défendant sa tendresse au prix de tous les sacrifices, de toutes les trahisons, et vous voulez maintenant m'enlever ce bonheur, cette tendresse... vous voulez m'interdire jusqu'à la vue de mon enfant, quand il ne s'agit que de mon salut à moi... ah ! c'est une tyrannie trop cruelle, madame, ne l'espérez pas... je me réveille à la fin, je ne m'informe même pas des dangers de l'avenir ou du présent... ma mort est partout, mais ma vie n'est qu'à Toulouse... j'y resterai.

GISELE.

Mais en restant, vous exposez plus la vie d'Arnold que la vôtre : le comte Aimery a juré sur l'Évangile de respecter les jours d'Arnold, tant qu'Arnold ne saurait pas le secret de sa naissance, mais s'il vous voit à sa suite, à ses côtés, vous êtes morts tous deux.

ABNER.

Lui ! le misérable !.. porter ses mains sur Arnold !.. ah ! je ne lui en

laisserai pas le temps... Je l'ai déjà tenu sous mes pieds, l'infâme!.. et je n'ai pu que le blesser... mais les poignards ne trompent pas toujours; la force ne manque jamais quand on défend un fils!

GISÈLE.

Insensé! y pensez-vous? vous, que les tortures ont brisé avant l'âge, attaquer le comte Aimery, dont la force est terrible, qui marche escorté, qui cache sous ses vêtements une armure impénétrable... ah! le coup que vous lui porteriez serait rendu à votre fils!.. Abner, je puis mourir, et bientôt peut-être... car ma vie est importune au comte Aimery, et si je dois succomber, peut-être que plus tard la fatalité qui poursuit votre peuple se sera découragée; alors, vous pourrez rendre un père à notre enfant. Conservez-vous dans cette espérance si incertaine qu'elle soit... conservez-vous, je vous en supplie.... Vous ne me répondez pas... vous ne m'écoutez même pas.... Ah! vous êtes bien cruel!

ABNER.

Si, madame, j'ai écouté et je réponds qu'Israël en détresse, compte avec effroi ses enfants diminués par le meurtre, mais non par l'apostasie... que demain peut-être las d'un supplice sans combat et d'une agonie sans vengeance, il va se lever, il va arracher des armes aux mains de ses ennemis pour les en frapper à son tour; je dis que celui qui manquerait à cet appel désespéré de la nation mourante, serait le plus méprisable des hommes... je dis qu'il est déjà bien coupable, ce Juif qui ne se réunit à ses frères que parce qu'il a perdu la trace d'un enfant chrétien; mais il réparera du moins sa longue faiblesse par le suprême dévouement du martyr... Ouvrez-moi vos rangs, Israélites, je suis à vous... donnez-moi des armes!.. Adieu, madame, Arnold ne saura jamais qu'il est mon fils... je ne suis plus père, je suis soldat... et si quelque jour, les luciers d'un bûcher colorent les vitraux de votre chambre, vous réveillent... vous direz à Arnold : Ce n'est rien... ce n'est qu'un Juif qu'on brûle... Adieu, madame, adieu.

(H sort.)

GISÈLE.

Je ne le verrai plus... que le ciel me donne du courage...

(Elle rentre. Deux heures sontent.)

SCENE VIII.

MANASSÉ, ZACHARIE, JUIFS.

ZACHARIE, à Manassé.

Sommes-nous tous rassemblés?

MANASSÉ.

Oui, excepté Isaac.

ZACHARIE.

On lui a cependant écrit de se trouver ici...

MANASSÉ.

Il ne peut tarder... et si la faible clarté de cette lampe ne me trompe pas, je l'aperçois qui vient... c'est lui.

ZACHARIE.

Eufin, c'est toi, Isaac... on ne peut te rencontrer... tu es toujours chez les Chrétiens...

ISAAC.

Est-ce ma faute... ils s'imaginent que je possède toutes les richesses du temple de Salomon... et tous ces Nazaréens me viennent chercher à chaque instant pour me maudire et m'emprunter de l'argent... Mais par Jacob, pour quel nous réunir à cette heure dans le quartier des Chrétiens, vis-à-vis d'un de leurs temples... Il me semble que cette place sont déjà le brûlé.

ZACHARIE.

On avait prévu les Chrétiens... nous étions épiés, nous étions perdus, si nous avions choisi notre quartier... ainsi menacés, poursuivis, nous avons pensé que l'excès de l'audace ferait notre sûreté... et c'est devant le temple même des Chrétiens, à la lueur de leur lampe, que nous nous rassemblions, à l'heure où tous les côtés de la ville sont libres et déserts, excepté le nôtre.

Le jour de Pâques

2

ISAAC.

Tout cela ne prouve pas la nécessité d'une assemblée dont la seconde réunion doit avoir lieu à coup sûr au cimetière.

ZACHARIE.

Chacune de nos tribus est chargée d'acquitter tour à tour la dîme annuelle de sang que les Chrétiens nous arrachent... et le tour de la nôtre est venue... nous nous réunissons pour savoir comment nous subirons l'affront, et quand nous le vengerons... et maintenant, il faut être une victime...

SCENE IX.

LES MÊMES, ABNER.

ABNER, paraissant tout-à-coup.

Une victime... ne la demandez pas au sort, car la voilà...

ZACHARIE.

Quel est cet homme qui ose surprendre nos secrets ?

TOUS.

Il va mourir !

ABNER.

Où..., pour vous...

TOUS.

Pour nous ?

ZACHARIE.

Qui es-tu ?

ABNER.

Vous souvenez-vous, Israélites, qu'au massacre qui eut lieu à Orléans, il y a dix-neuf ans, un juif nommé Abner, souffrit presque seul, un siège dans la synagogue, et que, couvert de blessures, il fut traîné dans les prisons de la ville, où la haine de ses ennemis lui fit à lui seul grace de la vie pour prolonger son supplice.

ZACHARIE.

La mémoire de cet homme est à jamais vénérable pour nous, comme celle d'un nouveau Machabée... mais ce martyr qu'a-t-il de commun avec toi ?

ABNER.

N'es-tu pas, toi qui me parles, Zacharie fils de Josias ?

ZACHARIE.

Moi...

ABNER.

Ton père échappa presque seul au massacre, parce qu'Abner, son ami, lui avait fait un rempart de son corps et avait reçu pour lui une blessure...

ZACHARIE.

C'est vrai.

ABNER, lui montrant son bras.

La voilà !

(Mouvement.)

ZACHARIE.

Se peut-il ? mais il y a dix-neuf ans, Abner était un jeune homme, et celui qui me parle...

ABNER.

Celui qui vous parle sort d'une tombe de dix-neuf ans... vous ne savez pas vous, combien chaque jour a d'heures dans une année de captivité et de tortures... vous ne savez pas quelles souffrances ont fait blanchir un à un mes cheveux, vous ne savez pas que ma raison s'est égarée souvent, que ma mémoire s'est à jamais perdue... il ne m'est resté que le souvenir de mes terribles épreuves... tenez, regardez, regardez ces poignets, ces pieds que les cols de fer ont meurtris... ces veines qu'on a entr'ouvertes pour y couler le plomb bouillant... mon corps tout entier est criblé des morsures du fouet... de tout moi-même il n'y a que ma face que leurs coups aient épargnée... Eh bien ! aujourd'hui devant les deux peuples et sur cette place on doit frapper un juif au visage... ce juif ce sera moi... Vierge d'outrage jusqu'à présent, je veux que cette tête blanchie soit ennoblie par leurs coups, glorifiée de leurs

affronts... (Mouvement des Juifs.) Et soyez tranquilles, mes frères, elle ne pâillra pas devant eux.

ZACHARIE.

Non ! non, nous ne jetterons pas à la cruauté des Chrétiens, à la vengeance d'Almery, une tête si précieuse...

ABNER.

L'honneur de me dévouer pour vous... peut-être l'ai-je mérité à Orléans!.. et peut-être ai-je mérité à Toulouse l'opprobre du traitement que je vais subir ; d'ailleurs, moi je suis seul au monde! ni enfant, ni femme, ni famille... Ah ! laissez-moi mourir, mes frères, laissez-moi mourir!..

ZACHARIE.

Toi, Abner ! toi, notre chef glorieux... te livrer à leurs bourreaux...

ABNER.

Oui, oui... moi... Il faut que le courage de la victime condamne jusqu'au supplice et flétrisse jusqu'à l'outrage même, si mon sang est précieux, il faut qu'il coule afin que vous en suiviez la trace. Un autre vous l'auriez pleuré en silence, moi, si je succombe, vous ferez expier cruellement à nos ennemis tous leurs crimes ; les nobles victimes laissent seules après elles de puissantes vengeances... l'heure de ma mort sera celle de votre réveil... c'est le dévouement des chefs qui fait la délivrance des nations.

ZACHARIE. Le jour parait.

Eh bien ! sois martyr, Abner, nous serons vengeurs... Jurons, quel que soit celui qui osera porter sur notre vénérable Abner une main sacrilège, qu'il soit gentilhomme ou manant, homme d'armes ou prêtre, que ce soit le dernier des esclaves, que ce soit le comte de Toulouse lui-même, jurons que dans la journée qui va naître, celui-là mourra de notre main, où bien nous y succomberons tous...

TOUS.

Oui... oui ! nous le jurons!..

ABNER.

Merci, dieu de Jacob ! merci, tu me donnes le martyr, c'est encore un triomphe !

ISAAC.

Voici le jour... rentrons vite.

ABNER.

Le jour ! celui de votre vengeance... venez, venez, mes frères...

SCENE X.

LIA, seule. Elle sort de derrière une colonne où elle était cachée.

Dieu de Jacob, que va-t-il arriver ? et cependant je craignais de plus affreux malheurs encore... cachée là derrière cette colonne, au péril de ma vie, je m'attendais à les entendre conspirer la mort de tous les Chrétiens, ils ne veulent que le sang d'un seul, Arnold ne court aucun danger, mais il fait jour, rentrons... Quoi ! sans l'avoir aperçu seulement, moi qui ne l'ai pas vu depuis si long-temps... oh ! c'est impossible... si j'osais me présenter... c'est aujourd'hui Pâques ; il y avait l'an dernier à cette fête, hospitalité plénière... mais cette année, mais aujourd'hui... (Cri derrière le théâtre : Mort aux Juifs ! Apercevant Arnold.) Grand Dieu ! je ne me trompe pas ! Dieu soit béni ! le voilà ! c'est lui !

SCENE XI.

ARNOLD, LIA.

LIA.

Oh ! maintenant que je le vois, je n'ai plus peur.

ARNOLD.

Lia, Lia... vous ici, malheureuse ! vous, en plein jour ! dans ce quartier, devant cette église ! vous, quitter l'asile que ma noble maîtresse vous avait assuré à ma prière... mais vous ignorez donc quelles fureurs éclatent contre les vôtres, quels châtimens terribles leurs crimes vont leur attirer...

LIA.

Leurs crimes!.. et vous aussi, Arnold, vous les accusez!..

ARNOLD.

Mais n'importe! vous en êtes innocente, Lia... vous êtes noble et pure; fuyez... fuyez! ne défliez pas la vengeance des Chrétiens...

LIA.

Moi, noble et pure... Arnold! non pas! non pas! dites plutôt lâche et vile.. les Chrétiens ont proscrit partout, et toujours ma nation, ils ont massacré ma famille, je devrais n'avoir pour eux que haine dans le cœur, que malédiction à la bouche... eh bien! toutes mes affections, toutes mes pensées, toutes mes craintes sont pour un de ceux qui m'ont mise en un deuil éternel... pour l'esclave du meurtrier de Nephtali, pour celui qui accuse les Juifs devant moi, qui approuve leurs supplices! j'ai violé les secrets de mes frères pour veiller à la sûreté de cet homme, je me suis exposée à la mort pour venir chercher ici son dédain. Ah! vous me deviez une telle reconnaissance, Arnold, qu'elle se changera peut-être en mépris.

ARNOLD.

Lia, ne m'accuse pas d'être injuste pour les frères; mais leurs crimes ont trop éclaté à tous les yeux... sans doute ils ont su que mon maître serait encore le vengeur des Chrétiens dans la terrible cérémonie pascale qui se prépare aujourd'hui, car déjà leurs fureurs s'attachent à sa maison... Tout à l'heure, on vient de trouver dans le quartier des Juifs le cadavre de Hugues, secrétaire du comte Aimery; ils l'avaient saisi et entraîné dans leur eueinte pour l'y faire périr, ils avaient eu recours au poison pour s'assurer l'impunité! le corps de la victime rapporté chez monseigneur Aimery, a fait jeter sur son passage dans toute la ville, des cris d'horreur et de rage... Lia, ne brave pas cette terrible tempête, ne l'expose pas, pauvre fille, à mourir pour ces infâmes, qui déshonorent ton culte et ta nation... Fuis... fuis... te dis-je...

LIA.

Fuir! à quoi bon? ils ne peuvent pas me tuer, eux... et la mort, c'est mon seul salut à présent, la mort est si douce à qui n'est pas aimé!

ARNOLD.

Chrétienne, je t'eusse aimée sans doute; mais trop de crimes et de sacrilèges nous séparent! je t'en supplie! dérobe-toi à la vue du peuple de Toulouse. (Cris de : Mort aux Juifs!) Il est trop tard.

SCENE XII.

ARNOLD, LIA, MARTHE, BÉROLD, OUVRIERS DE TOULOUSE.

BÉROLD.

Venez, venez, mes maîtres, il faut courir à leurs quartiers, et que pas un n'échappe... Une juive, une juive ici... A nous! à nous, amis!

ARNOLD.

Arrêtez! arrêtez... cette femme est innocente!

BÉROLD.

Innocente! innocente? est-ce qu'elle peut l'être? est-ce qu'il y a des Juifs innocents... il y a toujours autant de bourreaux que de victimes, et depuis quelques jours, les tombes manquent à nos morts, tous les crimes de ces mécréants se multiplient... ah! nos Justes représailles ne pourront jamais leur rendre tout le mal qu'ils nous font! mais en attendant, nous allons punir celle-ci...

ARNOLD.

Mais c'est une femme...

BÉROLD.

Est-ce que leur poison épargue nos femmes, nos enfants... est-ce que je n'ai pas vu mourir ce matin ma femme, ma pauvre Alix? le père de celle-là pleurera aussi!

ARNOLD.

Son père... elle n'en a plus, les Chrétiens l'ont fait périr...

BÉROLD.

Eh bien! elle le suivra.

ARNOLD.

Au nom d'un Dieu de paix qui est mort pour sauver les hommes, mes amis, épargnez cette femme.

LIA.

Arnold, vous ne m'aimez pas, laissez-moi mourir !

ARNOLD.

N'est-ce pas, que vous ferez grâce ?

TOUS.

Qu'elle meure !

BÉROLD.

Tu le vois... tous veulent une vengeance... Allons, livre-nous la.

ARNOLD.

Eh bien ! non ! non ! je la défendrai contre vous... car cette infortunée, je le sens à présent... je l'aime ! oui, je l'aime !..

LIA.

Tu m'aimes ! ah ! qu'as-tu dit, Arnold ? veux-tu qu'il me soit affreux de mourir maintenant !

ARNOLD.

Grâce, mes amis. grâce ! si ce n'est pour elle, que ce soit pour moi, votre frère, le serviteur du comte Aimery votre terrible défenseur... quelles que soient les faiblesses de mon cœur, nul n'est plus fidèle aux lois de notre Dieu, nul ne déteste plus le crime des Israélites... pardonnez-moi de n'avoir pas confondu l'innocente avec le coupable... mes amis, c'est pour moi que Lia est venue en ce lieu... si elle meurt, je l'aurai assassinée par vos mains... oh ! ne me laissez pas ce remord éternel... je le vois malgré vous, vous êtes émus, vous êtes touchés, faites-lui grâce pour moi, mes frères... pour moi qui en suis digne, je vous le jure... Que voulez-vous que je fasse ? parlez ! comment dois-je vous prouver mon zèle pour notre sainte religion ?

MARTHE.

Ah ! oui, maître Bérold, faites grâce à cette pauvre jeune fille.

BÉROLD.

Tu te prétends bon chrétien, toi, Arnold, toi qui as reçu l'hospitalité des Juifs, qui aimes une de leurs filles ! mais en faveur du Seigneur que tu sers et dont le saint courage doit obtenir grâce pour ta faiblesse, peut-être écouterons-nous ta prière, si tu veux expliquer tes criminelles affections pour cette maudite, et si tu le montres ennemi aussi acharné de son peuple, que tu le prétends serviteur dévoué du tien.

ARNOLD.

Et quelle preuve veux-tu que je t'en donne ? d'avance j'y souscris.

BÉROLD.

Aujourd'hui, tout à l'heure, le comte Aimery doit frapper de sa main un Juif selon l'usage... c'est trop d'honneur pour un de ces misérables. d'être touché par ce noble seigneur... demande-lui à remplir sa place, sois notre vengeur... et en faisant justice, tu nous donneras le droit de faire grâce. (Se retournant vers les autres.) N'est-ce pas, mes frères, il faut qu'il achète ainsi le pardon de cette payenne ?

TOUS.

Out... oui !

ARNOLD.

Moi !

BÉROLD.

Réfléchis.

LIA, vivement.

Oh ! n'accepte pas, Arnold ! celui qui osera se faire le bourreau des Juifs, il périra de leurs mains aujourd'hui même infailliblement... il y a un serment terrible entre eux... n'accepte pas ! j'aime mieux mourir !

ARNOLD, à Lia.

Ainsi donc, si mon maître use aujourd'hui du droit que lui concède le comte de Toulouse, il est mort ?

LIA.

Ah ! c'est une trahison que de le révéler... mais c'est vrai.

ARNOLD.

Le comte Aimery a élevé mon enfance... il a pour épouse ma géné-

reuse protectrice, qui sans doute pleurerait amèrement sa mort, Dieu soit béni, je puis à la fois acquitter ma dette envers lui (à Lia) et envers toi ?

LIA.

Non ! cela ne se peut... ce serait une lâcheté que de frapper un prisonnier sans défense... un vieillard qui fut ami de Nephthali.

ARNOLD.

Puisqu'il faut toujours qu'un Juif soit frappé, ne vaut-il pas mieux que ce soit la main qui épargne que la main qui torture et qui tue ! Amis, je demanderai au comte de me céder aujourd'hui son office!..

BÉROLD.

Le voilà qui s'approche, demande, et quel que soit le résultat de ta requête... si tu la fais de bonne foi, nous serons cléments comme nous l'avons promis.

LIA.

Arnold ! Arnold ! de grace !

ARNOLD.

Tais-toi, te dis-je ! il le faut !

SCENE XIII.

AIMERY, ARNOLD, LIA, BEROLD.

AIMERY, s'avancant silencieux et pensif, à part.

J'ai bien fait ! c'eût été un obstacle éternel à ma grandeur. (Haut.) Arnold, c'est vous, que me voulez-vous ?

ARNOLD.

Monseigneur, excusez-moi d'oser vous interroger, on peut manquer de respect à ses maîtres pour ne pas leur manquer de fidélité... monseigneur le comte de Toulouse vous autoriserait-il à remettre à une main étrangère le droit de flétrir solennellement les Juifs dans la cérémonie d'aujourd'hui ?

AIMERY.

Sans doute il m'y autoriserait, si telle était ma volonté...

ARNOLD.

Monseigneur, les Juifs usent contre nous de perfides et trop sûres représailles, leur colère a déjà cherché sans doute à vous frapper en empoisonnant Hugues, votre secrétaire.

AIMERY, à part.

Bien ! c'est ceux qu'on accuse ! on les accusera encore.

ARNOLD.

Si aujourd'hui, vous braviez de nouveau leur vengeance ; votre perte serait assurée.

LIA, à part.

Ah ! malheureuse !

ARNOLD.

Veillez confier à ma main ce dangereux office.

AIMERY.

Vous, Arnold ? vous ; me remplacer ? Je vous sais gré de votre zèle... mais je refuse !

LIA.

Ah ! je respire !...

ARNOLD.

Monseigneur, de grace ! laissez-moi vous prouver ma reconnaissance ! laissez-moi vous conserver à une épouse dont votre mort ferait le malheur ! à cet ange qui vous aime comme vous l'aimez sans doute...

AIMERY, d'une voix terrible.

Assez ! assez ! je vous l'ai déjà dit, Arnold... Je refuse, je n'abandonnerai pas mon droit de punir ces misérables à qui l'église et un peuple entier doivent leurs malheurs... plus est grand le péril dont vous me prévenez et que tout m'annonçait déjà... moins je dois le céder... les ennemis du comte Aimery savent qu'on l'attire plus facilement en lui offrant un danger qu'on n'attirerait un autre avec une promesse.

ARNOLD, à Bérold.

Il refuse ! mais j'ai tenu ma parole, cette jeune fille doit être sacrée pour vous.

Nous l'avons promis.

BÉROLD.

LIA.

Tu m'as dégradée à mes propres yeux, Arnold... tu m'as rendue traitre à mes frères... et tu n'as pas voulu que je mourusse auprès de toi ! In-grat !

ARNOLD.

Venez, Lia... venez !

(Il s'éloigne avec elle. — Les archers se répandent sur la place et font ranger le peuple qui paraît curieux et impatient ; on voit arriver un cortège dont la pompe austère tient à la fois d'une procession religieuse et d'une exécution judiciaire ; des Juifs sont parmi les spectateurs.)

AIMERY.

Et que m'importe le patient qu'on va livrer à mon bras ? le seul que je voudrais voir ici, il n'est pas à Toulouse.

SCENE XIV.

LES MÊMES, ABNER.

(Abner paraît, pieds nus, une corde au cou et aux mains, entre deux hommes d'armes, et se trouve en face d'Aimery.)

AIMERY.

Abner !

ABNER.

Aimery !

(Il recule et agite convulsivement ses mains dans ses liens pour les rompre.)

AIMERY.

Je te déstrais depuis long-temps.

ABNER.

Depuis long-temps je t'attendais, à Orléans, parmi les valets de mes bourreaux... Je ne me suis trompé que de ville.

AIMERY.

Cette main vengeresse va se marquer sur ta face...

ABNER.

Autrefois, c'était mon pied qui se marquait sur ta tienne...

AIMERY.

Ton sang va laver ma honte.

ABNER.

Tu te trompes ! dans toutes mes veines je n'en ai pas assez pour cela !

AIMERY.

C'est mon jour, maintenant.

ABNER.

Oui, tu as raison, c'est un jour digne de toi !.. Ce vil Abner, ce chien de juif, a vaincu, a foulé sous les pieds le vicomte Aimery de Rochechouart en combattant avec lui à armes égales... Mais aujourd'hui ce noble comte triomphera bien plus glorieusement de son adversaire : on attachera les mains du juif à demi-nu, des hommes d'armes l'entoureront ; et quand on sera bien sûr de la solidité de ses liens, lorsqu'à son moindre mouvement dix épées devrout se croiser sur son sein, alors Aimery de Rochechouart, ce fameux capitaine, armé de toutes pièces, s'approchera du captif avec précaution, et frappera sa tête blanchie et découverte d'un coup de son gantelet de fer... Ah ! tu as raison, comte Aimery, ton jour est bien arrivé !.. car jamais on n'a inventé pour le bras d'un assassin un triomphe aussi lâche...

AIMERY.

Tu railles, misérable... ah ! ton espérance sera déçue : je te tuerais, mais pas ici... mais quand tu pourras te défendre ; ton agonie ne serait pas assez longue aujourd'hui... Il faut qu'elle dure tout le temps d'un combat. La haine que tu m'inspires brûle depuis trop long-temps, l'exécration que tu soulèves en moi est trop profonde pour se contenter du supplice qu'on a fait subir à tes frères... Tout-à-l'heure, toi qui me railles, je vais te voir à mes pieds demander honteusement grâce et te dés-honorer inutilement.

ABNER.

Qui... moi?... pour m'épargner la mort...

AIMERY.
Il ne s'agit pas de la mort... la mort! c'est bon pour des ennemis ordinaires.

ABNER.
Que peux-tu donc faire?

ARNOLD, à part, revenant.
Elle est sauvée.

AIMERY, voyant revenir Arnold.
Ce que je veux faire... tu le sauras...

SCENE XV.

(En ce moment, le reste du cortège s'avance, avant en tête le Comte de Toulouse, Aimery s'approche du Comte, s'incline et lui parle bas.)

LE COMTE DE TOULOUSE.

Qu'il soit fait comme vous le désirez, comte Aimery.

AIMERY, à Arnold qui est confondu dans les groupes.

Approchez, Arnold... Tout-à-l'heure, vous m'avez demandé l'honneur de frapper aujourd'hui, à ma place, le Juif destiné à expier le crime de sa nation!.. Soyez satisfait; j'accède à vos désirs... et voilà celui qu'il faut frapper. (A Abner.) Connais-tu ce jeune homme?

ABNER.

Arnold!.. Grace... grace... Aimery! pas lui!.. oh non!.. oh non!.. oh non!..

AIMERY.

Arnold, approchez et frappez; je vous l'ordonne!

ABNER.

Grand Dieu! moi frappé par lui!.. lui tué par mes frères... Aimery! grâce! je tombe à tes pieds.

AIMERY.

Je te l'avais bien dit, que tu demanderais grâce et que tu te déshonorerais inutilement... Arnold, on vous regarde... usez du droit que je vous cède.

ARNOLD.

Je l'ai sollicité moi-même... il le faut... (Il s'approche d'Abner, le regarde quelque temps, puis recule et dit à Aimery :) Non, je ne peux pas... je ne peux pas...

AIMERY.

Arnold! tout un peuple attend... cet homme est un des assassins de tes frères!

ARNOLD.

Assassin... oui, c'est vrai!.. Eh bien!.. (Il s'approche.) Non... non... tuez-moi plutôt... je ne sais pas pourquoi... mais je ne peux pas... je ne peux pas...

AIMERY.

Arnold!.. il le faut, pourtant.

SCENE XVI.

LES MÊMES, GISÈLE.

(Un cri se fait entendre, Gisèle s'élançe sur la scène, pâle et en désordre.)

GISÈLE, d'une voix entrecoupée et convulsive.

Arnold!.. au nom du ciel!.. Arnold!.. cet homme...

(Elle tombe, on l'entoure.)

AIMERY, s'approchant.

Morte!

ARNOLD, avec un cri de douleur.

Morte!..

TOUS.

Morte!..

ABNER, à part.

Pauvre Sara!..

AIMERY.

Ce sont les Juifs qui me frappent en elle... Gisèle est leur victime!

TOUS.
Ce sont les Juifs! mort aux Juifs!

ARNOLD.
Mortel.. mortel.. ma pauvre bienfaitrice!.. Et ce sont les Juifs!.. les monstres!.. Oh!.. je la vengerai... Qui que tu sois, juif... à genoux!.. à genoux...

AIMERY.
Bien... courage!..

ABNER.
Mon Dieu! pardonnez-lui!

(Arnold s'avance en chancelant vers Abner, et frappe dans un mouvement de délire, puis demeure anéanti comme s'il avait été foudroyé.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un carrefour de forêt aux environs de Toulouse. — Un monastère presque en ruines, sur le premier plan, à droite.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, un convoi funèbre achève de passer; parmi ceux qui le suivent, on distingue le comte Aimery, à la vue d'un homme d'armes qui entre par un des côtés de la scène, il se détache du cortège et s'avance vers lui.)

AIMERY.
Landry, avez-vous pris soin de faire exécuter les ordres que j'ai obtenus de monsieur le comte?... va-t-en proclamer partout le nouvel édit de bannissement prononcé contre les Juifs...

LANDRY.
Avant une heure, ce sera connu dans tous les quartiers de la ville...

AIMERY.
Vous êtes-vous assuré d'Arnold? est-il toujours en délire?

LANDRY.
Monseigneur?

AIMERY.
Eh bien?

LANDRY.
Comme vous l'avez dit, je l'avais enfermé dans la chambre qui donne sur le fleuve... tout-à-l'heure en y entrant, je ne l'y ai plus retrouvé... et comme la mort de sa bienfaitrice paraît avoir égaré sa raison, il y a tout lieu de croire qu'il a mis fin à ses jours.

AIMERY, à part.
Il l'a voulu.

ARNOLD, dans la coulisse.
Arrêtez! arrêtez...

AIMERY.
Quel est ce bruit? mais je ne me trompe point... c'est sa voix...

SCÈNE II.

AIMERY, ARNOLD, pâle, les habits en désordre.

ARNOLD.
Arrêtez! arrêtez... je veux la suivre... aussi, je veux aller prier... je veux aller mourir sur son tombeau...

(Il s'avance vers le convoi qui achève de passer dans le fond.)

AIMERY.
Insensé... ne faites point un pas de plus... de quel droit venez-vous troubler par un accès de démence, les funérailles de la noble comtesse de Rochechouart....

ARNOLD.
Monseigneur, excusez-moi... oui, je suis insensé... ah! pardonnez à

mon désespoir ! celle que l'on porte en ce moment à sa dernière demeure, c'était pour moi une image de Dieu, à qui du moins mon cœur pourrait consacrer un culte sur cette... Il y avait en elle je ne sais quoi de sacré et de consolateur qui s'offrait comme un refuge à tous mes maux.... seul au monde, maintenant il me semble que je suis maudit... oul, maudit ! je ne sais ce qui se passe en moi, monseigneur... je ne sais quelle fatalité m'a saisi... je n'ai pas commis de crime et cependant j'ai des remords... je n'ai rien exécuté que de juste, rien accompli que de légitime et je me fais horreur à moi-même... je ne sais quelle voix s'élève et crie en moi un anathème que je ne comprends pas... cette main, cette main, elle me semble condamnée, elle me brûle comme si elle était réprouvée, elle brise tout ce qu'elle touche, elle se blesse à tout ce qu'elle rencontre... ah ! ayez pitié de moi !.. Monseigneur, ma raison s'égare !.. ayez pitié de moi !

AIMERY.

Calmez ce délire insolent, Arnold, retournez à l'instant au palais !

ARNOLD.

Ah ! non... non... de grace, monseigneur ! oh ! je sais que je ne suis qu'un misérable enfant abandonné, voué à servir de jouet ou d'instrument à celui qui a daigné le ramasser... Je sais que je ne puis respirer, que je ne dois mourir que par votre bon plaisir... mais j'ai un cœur, pourtant moi, un cœur tout plein encore d'une douloureuse adoration pour cet ange envolé qui me tendit généreusement la main dans cette vic au lieu de la faire peser sur moi ! j'ai un cœur qui suffoque de douleur et qui a besoin d'éclater en larmes... Oh ! laissez-moi suivre comme les autres son cercueil... permettez-moi de m'agenouiller aussi devant ses restes précieux... Allez, mon obscure douleur ne peut déshonorer les dernières pompes de la comtesse de Rochechouart, le deuil de mon ame vaut bien celui de tant de visages trompeurs ; et croyez-moi, les pleurs du pauvre esclave ne laisseront pas de taches au marbre de sa noble maîtresse.

AIMERY, à part.

Cette douleur étrange d'un esclave peut sembler suspecte... (Haut.) Arnold, encore une fois, relevez-vous, obéissez.

ARNOLD.

Ah ! vous êtes inexorable !.. eh bien ! je ne prends plus conseil que de mon désespoir, je ne suis plus serf, je ne suis plus esclave ! je brise vos liens, je brave votre puissance ! qui donc m'a donné à vous ? qui m'a fait votre bien ? celui qui me trouva ton enfant, quel droit avait-il de me rendre esclave, quand il pouvait me tuer... Comte Aimery, je m'étais résigné à servir la maîtresse qui me tenait lieu de mère... j'obéissais volontairement à Gisèle de Rochechouart, mais vous, cruel et despote, je ne vous connais plus... n'approchez point de moi, je suis maudit ! n'irritez point cette main, elle est fatale... comte Aimery, adieu !

(Il sort précipitamment.)

AIMERY.

C'est un ennemi déclaré, tant mieux ! dès à présent, j'ai le droit de le traiter en esclave rebelle... ce sera encore une vengeance contre Abner, et ce ne sera pas la dernière ! Rejoignons le cortège. (Il s'éloigne.)

SCÈNE III.

ZACHARIE, ISAAC, MANASSÉ, JUIFS. (Ils arrivent de différents côtés.)

ZACHARIE.

Eh bien ! frères, l'avez-vous vu ?

ISAAC.

Moi, nullement ; et je trouve bien insensé d'aller poursuivre les autres, quand on est menacé soi-même...

MANASSÉ.

Moi, je l'ai vu... je n'ai pu le suivre, car il courait si rapidement qu'il semblait insensé... Il s'est enfui vers le cimetière des chrétiens, ou il ne sera pas seul, car je viens d'y voir entrer le convoi de la comtesse de Rochechouart, cette épouse infortunée de notre bourreau dont les calomnies nous accusent encore ; mais tout-à-l'heure, Arnold en sortira, et pour peu qu'il s'éloigne des siens...

ZACHARIE.

Oui, nous pourrons du moins tenir notre serment et venger l'affront d'Abner; Abner, à cette heure obéissant à leur infame édit, il est encore à genoux devant la porte de l'église de Sait-Sernin, afin que chacun de ces Nazaréens qui seuls peuvent l'approcher, viennent le frapper impunément et insulter à ses cheveux blancs.

ISAAC.

Oui, en effet, pauvre nation, que le peuple juif sans liberté et sans protection, et qui n'a que pour toute rente qu'un soufflet annuel...

MANASSÉ.

Noble Abner! tandis que cet infâme chrétien remplissait avec lui l'office de bourreau qu'il avait brigué, lui, ne le regardait même pas avec des yeux de haine... des pleurs de miséricorde au contraire, semblaient rouler dans ses yeux...

ZACHARIE.

Tu te trompes, Manassé, c'étaient des pleurs de rage.

MANASSÉ.

Et au moment où tous se sont dispersés, du milieu des hommes d'armes qui l'entouraient, Abner semblait vouloir nous parler.

ZACHARIE.

Il voulait nous rappeler sa vengeance, et il l'aura...

ISAAC.

Dieu de Jacob, qu'allez-vous faire? tuer un chrétien encore! c'est bien assez de tous les mensonges qui nous accusent, sans que nous en fassions des réalités; assurons-nous d'Arnold, soit! et ne le relâchons que pour une forte rançon.

ZACHARIE.

Isaac, si ton opprobre était une marchandise qui eût cours sur la place, tu la prêterais volontiers, pourvu que ce fût au denier vingt... nous avons juré de punir l'insolent chrétien qui frapperait aujourd'hui Abner, et rien ne peut défendre l'esclave du comte Almery contre notre serment... il faut qu'il meure!

MANASSÉ, qui s'est éloigné, revenant pendant ces dernières paroles.

Frères, le dieu d'Abraham nous favorise... tout le cortège funèbre s'est dispersé au loin. Arnold, qui semble profondément préoccupé, revient seul du cimetière à pas lents... il ne m'a même pas vu, le voilà!

ZACHARIE.

Il n'aurait pas dû prendre la peine de quitter le lieu funèbre; entourons-le et qu'il ne puisse échapper.

SCENE IV.

LES MÊMES, ARNOLD.

ARNOLD.

Ma pauvre bienfaitrice... morte... morte empoisonnée...

ZACHARIE.

Arrête, Arnold! tu n'iras pas plus loin...

ARNOLD.

Qui me parle?

ZACHARIE et LES JUIFS.

Nous tous!

ARNOLD.

Que voulez-vous?

ZACHARIE.

Ta mort!

ARNOLD.

Pourquoi?

ZACHARIE.

Pour avoir souffleté et flétri à plaisir notre frère Abner.

ARNOLD.

Je ne connais pas votre frère Abner... j'ai chatié solennellement les Juifs en frappant un des leurs; coupable peut-être envers un innocent, j'ai flétri justement une race d'empoisonneurs et d'assassins!

ZACHARIE, avec fureur.

Nous, empoisonneurs! nous, assassins! misérable!

(Les poignards se lèvent autour d'Arnold.)

ARNOLD.

Croyez-vous me donner un démenti avec des poignards? au reste, vous êtes les plus forts... Je vous ai offensés... tout est dit, prenez ma vie... c'est une pauvre vengeance que vous tirez là de moi... Voilà ma poitrine, frappez et finissez!

ZACHARIE.

Pas encore! pas encore, chrétien... tu veux une mort sans agonie... tu oublies que nous avons à venger les affronts de nos pères et les nôtres, tu oublies que les liens attachent Israël depuis dix siècles sur une croix éternelle; tu oublies que tu as à acquitter la dette de tout un culte, de tout un monde. C'est ton peuple, c'est ta patrie que nous avons à frapper en toi, et ce sera long... Avant de rendre le meurtre, nous allons rendre l'outrage, nous avons besoin de ta honte encore plus que de ton sang... et d'abord, chrétien, à genoux.

ARNOLD.

Moi, à genoux!.. Juif, tu railles; vous tous réunis, vous n'avez qu'un moyen de me faire tomber à terre devant vous, c'est d'y creuser ma fosse!

ZACHARIE.

Tu ne veux pas l'agenouiller... eh bien! tu seras frappé debout! (Il s'avance pour frapper Arnold de la main; Arnold lui arrache le poignard qu'il porte à la ceinture.)

ARNOLD.

Misérables! osez donc me flétrir maintenant; vous Juifs, race maudite qui errez à jamais sans foyer et sans patrie... famille de Caïn poursuivie dans tous les siècles par un anathème éternel; peuple de sacrilèges qui portez au front le sang d'un dieu pour l'éternité!

TOUS, agitant leurs poignards.

A mort! à mort!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, ABNER, paraissant couvert de sueur et en désordre, et se jetant entre Arnold et les Juifs.

ABNER.

Arrêtez!

TOUS.

Abner!

ZACHARIE.

Ah! tu viens assister à la vengeance... il n'y manquait que toi... maintenant nous pouvons frapper sans que rien nous arrête...

ABNER.

Maintenant, vous ne le frapperez pas...

ZACHARIE.

Nous l'avons juré devant toi.

ABNER.

Je ne sais pas.

ARNOLD.

Laissez-moi mourir, vieillard; je vous ai frappé.

ABNER.

Que m'importe! (Aux Juifs.) Mes amis, mes frères, de grace... si vous avez quelque affection pour votre vieil Abner, quelque reconnaissance pour son dévouement, quelque pitié de ces cheveux blancs, accordez-moi la vie de ce chrétien... il me la faut, j'aimerais mieux cent affronts qu'une telle vengeance!

ZACHARIE.

S'il n'avait frappé et insulté que toi! Abner, nous pourrions t'écouter; mais tout à l'heure, il nous a prodigué mille outrages saignant encore, il s'est enlevé à lui-même tout droit au pardon. (Aux Juifs.) N'est-ce pas, frères?

TOUS.

Oui, à mort! à mort!

ABNER.
Mes amis, encore une fois, par pitié !

TOUS.
Non, non !

ABNER.
Au nom de notre Dieu !

TOUS.
Non, non ! (Ils portent la main sur Arnold.)

ABNER, avec un cri terrible.
Ah ! n'approchez pas ! c'est mon enfant !

TOUS.
Son enfant !

ARNOLD.
Moi ! moi !..

ABNER.
Oui, oui ! toi-même !.. oh ! je m'éloignais de toi pour ne pas te jeter une part de mon infortune ! J'immolais ma vie pour ne pas flétrir ton bonheur ; mais puisqu'il faut que tu sois mon fils pour être sauvé... je te reprends, tiens, lis ces derniers mots de ta mère... qu'elle écrivit en ressentant les premières atteintes de la mort... vois-tu ces seuls mots : Je vais mourir... Abner, veille sur notre enfant, et qu'il t'aime comme je l'aimais.

ARNOLD.
La comtesse de Rochechouart... elle, ma mère ? (Mouvement des Juifs.)

ABNER.
Oui, Sara, la juive, fille de Samuel mort auprès de moi à Orléans, dont vous gardez encore la mémoire, et que vos pères ont connu... Sara, qui a changé de dieu pour garder son fils !.. Sara qui s'est relevée expirante pour l'épargner un parricide... et que je n'ai pu embrasser, moi, une dernière fois... Ce n'est plus Arnold qui est ici ; c'est Siméon, c'est notre fils... C'est lui dont j'invoquais le nom dans toutes mes longues tortures, dans mon infinissable captivité ; c'est lui, c'est son souvenir qui a rendu ma vie aussi forte que mon amour... et maintenant, quand, pour le sauver, j'ai souffert en silence que ses affronts me méconnaissent... lorsque pour la première fois, je vais-asseoir dans ses bras, cette soif de tendresse qui me brûle depuis dix-neuf années, vous iriez me le tuer, là, sous mes yeux, vous, mes frères... Oh ! vous voyez bien que cela ne se peut... Vous voyez bien qu'il n'existe pas de poignards pour ce crime !..

ARNOLD.
Vous !.. vous !.. mon père !.. le ciel m'aurait réservé un tel bonheur... que dis-je !.. misérable... Il aurait souffert un tel crime... Mais à ce moment où j'ai osé... où le ciel devait foudroyer mon bras, où la terre devait s'entr'ouvrir sous mes pas... que ressentiez-vous pour moi, dans votre cœur, que disiez-vous donc en vous-même, mon père ?..

ABNER.
Ah ! je te plaignais.

ARNOLD.
Et maintenant, mon père, maintenant... puisque je ne suis pas mort d'avoir commis un pareil crime, dites-moi par grâce tout ce qu'il faut que je fasse pour l'expier ? quelle patrie faut-il que je choisisse ? quel dieu faut-il que j'adore ? quelle mort faut-il que je brave ?.. Mais vous êtes vieux, mon père... il vous faut quelqu'un qui vous aime, vous serve, vous soutienne !.. eh bien ! je vous suivrai... (S'adressant aux Juifs.) Oh !.. vous tous que je bravais, je vous demande pardon à genoux... insultez-moi, foulez-moi aux pieds... mais ma vie est peut-être nécessaire à mon père... oh ! laissez-moi la vie... par pitié, laissez-moi la vie !..

ZACHARIE.
Abner, ton fils... ce sera notre frère à tous.

TOUS.
Oui, à tous...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LIA, JUIFS et JUIVES fuyant.

LIA.

Ah ! mes frères, protégez-moi ! protégez-nous !.. un arrêt de bannissement a été prononcé contre notre peuple... insultés, repoussés par les hommes d'armes chrétiens, ils se sont révoltés... à cette heure, on s'égorge dans Toulouse... C'est une guerre déclarée, c'est un combat sans merci, et quelques-uns des nôtres, en fuyant, ont attiré nos persécuteurs de ce côté... Ils viennent... à leur tête sont le comte de Toulouse lui-même et le comte Almery.

ARNOLD.

Almery !.. Almery... ce monstre qui osa froidement exciter un fils à frapper son père ; cet exécration assassin d'une famille et d'une nation.. il ose venir... lui... lui !.. oh ! je reprends ce poignard... mon père, il me faut tout son sang... j'ai cette main à purifier.

ABNER.

Non... non, reste... reste, malheureux ; que pourrais-tu faire, seul contre tant d'épées ?.. Il n'y a que Dieu qui puisse nous secourir... Dieu de Jacob, prends pitié de nous... ne souffre pas que j'aie en vain retrouvé mon enfant ; permets que je puisse sauver et venger ton peuple en faisant éclater la vérité.. Inspire-moi, mon Dieu.

ZACHARIE.

On vient.

ARNOLD.

Lia !

LIA.

Arnold !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE DE TOULOUSE, AIMERY, HOMMES D'ARMES.

(Les Hommes d'Armes se rangent au fond de la scène.)

LE COMTE.

Juifs de Toulouse, depuis vingt ans que je règne, je vous ai toujours prêté secours et appui... mais vos crimes m'ont fait repentir malgré moi de la protection que je vous accordais... une dernière révolte de vos frères, vient d'anéantir tous vos droits à la clémence... Vous ne pouvez plus espérer de grâce ni de merci qu'à une condition : livrez le sacrilège de Saint-Sernin, livrez l'assassin de la noble dame de Rochechouart.

ABNER.

Monseigneur le comte de Toulouse, vous avez été bon vingt ans pour ce peuple... maintenant, on vous trompe, on vous égare... Ne l'accusez pas des ravages d'une contagion dont il subit lui-même le fléau ; ne l'accusez pas d'attentats qu'il abhorre plus que les Chrétiens...

AIMERY.

Juifs, vous l'avez entendu... livrez ces deux coupables...

ARNOLD, à part.

Allons, c'est le moment de l'expiation. (Il s'avance.) Monseigneur, tous les Juifs seront sauvés, si le coupable est connu ?.. eh bien ! grâce pour les Juifs, car le coupable c'est moi !

LIA.

Arnold ! grand Dieu !

ABNER.

Lui !.. lui !.. monseigneur, ne le croyez pas ; c'est impossible... Toi, Arnold ? toi, chrétien... tu as profané la vierge de Saint-Sernin... empoisonné la comtesse de Rochechouart ?

ARNOLD.

Oui !

ABNER.

Ah ! monseigneur !.. il n'oserait le jurer... son trouble le déclare innocent... il s'est accusé faussement pour nous sauver... Grâce pour lui, monseigneur... il ne doit pas mourir, il est chrétien... il ne doit pas mourir.

AIMERY.

Monseigneur, c'est trop de délai accordé à ces misérables !.. Sont-ce là, d'ailleurs, les seuls forfaits que nous ayons à punir... oubliez-vous tant d'autres victimes que nous pleurons ?.. oubliez-vous Hugues, mon secrétaire, qui partageait avec moi votre noble faveur?..

ABNER, avec un cri.

Hugues !.. Il est mort !.. N'est-ce pas lui, hier, qui m'a légué un dépôt... un écrit... Mais où donc ?.. Ah !.. ma mémoire affaiblie par tant de souffrances...

AIMERY.

Monseigneur, la présence des Juifs en ce lieu n'est-elle pas une nouvelle profanation ; ce lieu qu'ils ont choisi pour leurs complots c'est le voisinage de nos cimetières, c'est la place où s'élève le vénérable monastère de Sainte-Gudule.

ABNER.

Sainte-Gudule, ici... c'est à Sainte-Gudule, il me semble...

AIMERY.

Monseigneur, permettez-moi de charger ces mécréants avec mes gens, je vais en délivrer Toulouse.

ZACHARIE.

Nous vendrons chèrement notre vie.

ARNOLD.

Comte Aimery, je t'attends.

(Les deux partis s'avancent l'un vers l'autre.—L'angélus sonne.)

ABNER.

L'angélus !

LE COMTE.

Chrétiens, avant le combat, à genoux et implorez Dieu !

ABNER.

L'angélus... oh ! oui, je me rappelle... tout s'éclaire à mes yeux... Le dieu de Jacob m'a exaucé... il m'inspire... oui, quelque chose me dit là que c'est notre salut que je vais découvrir...

(Il s'élançait vers les marches du monastère, et soulève un pavé du premier degré.)

AIMERY.

Monseigneur, regardez. c'est encore un sacrilège qu'ils vont commettre.

ABNER, qui retire un papier cacheté et y jette rapidement les yeux.

Non pas... non pas, Aimery... c'est le châtimeut d'un sacrilège... c'est la vengeance d'une de tes victimes, de Hugues ton secrétaire... Monseigneur, écoutez... écoutez... « Moi, Hugues, je meurs assassiné par mon maître le comte Aimery ; c'est le juste châtimeut des crimes qu'il m'a fait commettre. Il veut empoisonner Gisèle de Rochechouart... il m'a entraîné à venir mutiler avec lui la vierge de Saint-Sernin : un débris de la statue l'a frappé à la main, et deux de ses doigts en portent encore la cicatrice...

(Ici Aimery veut arracher le papier des mains d'Abner ; celui-ci lui saisit la main et lui ôte de force son gantelet. On voit sur sa main les cicatrices.)

Tenez, tenez, monseigneur.

LE COMTE.

Comte, votre épée.

(On entoure Aimery.)

ARNOLD.

Mon père !.. Lia !

LIA.

A nous, Arnold !

ABNER.

A moi, mon fils.

FIN.